An IX de la Fraternité Polaire.
NUMÉRO 5



PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1938

ABONNEMENTS ANNUELS	France et Colonies	33 fr.
	Union postale	36 fr.

Adresser la correspondance au
SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DE LA FRATERNITÉ POLAIRE, 36, Avenue Junot, PARIS (18e)
C. C. POSTAUX PARIS 1951-85.

An IX de la Fraternité Polaire.

NUMÉRO 5



PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1938

ABONNEMENTS ANNUELS	France et Colonies	33 fr.
	Union postale	36 fr.

Adresser la correspondance au
SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DE LA FRATERNITÉ POLAIRE, 36, Avenue Junot, PARIS (18e)

C. C. POSTAUX PARIS 1951-85.

RÈGLE POLAIRE

—•—

I. - Le Groupe Polaire a pour but suprême la Fraternité Universelle. Il est essentiellement adogmatique et apolitique.

II. - La Fraternité Polaire est établie au-dessus de toute passion religieuse, politique ou sociale. Les mots « Frère » et « Sœur » doivent véritablement correspondre à un état d'âme.

III. - La Fraternité Polaire ne peut servir de tremplin à aucune ambition personnelle. Un Polaire ne doit jamais oublier qu'il a des devoirs à remplir envers ses Sœurs et Frères, et non point des droits égoïstes à faire valoir puisque, seuls, les besoins de ses frères les hommes constituent pour lui un droit sacré.

IV. - Le Polaire doit mettre la fraternité en pratique par un sacrifice constant, c'est-à-dire par une lutte continuelle contre son propre égoïsme. Il doit préparer les mentalités pour l'application du principe Polaire, posant formellement qu'un minimum doit être assuré à chaque homme pour lui garantir la possibilité de vivre son existence terrestre. Ce minimum doit être un droit et non une charité.

V. - La Vérité étant dans l'Esprit de la Fraternité Pure, les Polaires doivent porter la Lumière là où sont les Ténèbres de l'Egoïsme. Ils doivent porter la parole fraternelle de consolation là où est la douleur.

VI. - Le Polaire doit mener une vie sobre, moralement saine. Il doit respecter la Femme. Il doit aide et protection à l'Enfant.

VII. - Le Polaire ne doit pas oublier que les animaux sont ses frères inférieurs.

VIII. - Le devoir absolu du Polaire est d'aider à la propagation de l'Idée Polaire par la pensée, par la parole, par l'action.

IX. - La Fraternité Polaire est contre toute violence. Elle veut la Paix sur terre sous le signe de la Justice pour tous les peuples, car les Polaires sont non seulement les fils affectueux du pays où ils sont nés, mais ils sont aussi les Citoyens du Monde.

An IX de la Fraternité Polaire. Numéro 5

LES CAHIERS
DE LA
FRATERNITÉ POLAIRE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1938

—•—

La Fraternité Polaire est essentiellement adogmatique.
Elle ne saurait donc prendre parti pour ou contre les idées et théories développées dans les articles publiés dans ces Cahiers, articles dont les auteurs gardent l'entière responsabilité.

La Fraternité Polaire

prend ce nom du fait que, de tout temps, la Montagne Sacrée, c'est-à-dire l'emplacement symbolique des Centres Initiatiques, a toujours été qualifiée de « polaire » par les différentes traditions. Et il se peut fort bien que cette Montagne ait été réellement « polaire » au sens géographique du mot — puisqu'il est affirmé partout que la Tradition boréale — ou Tradition Primordiale, source de toutes les Traditions, — eut tout d'abord son siège dans les régions hyperboréennes.

Adresser la correspondance au
SECRETARIAT GENERAL DE LA FRATERNITE POLAIRE
36, Avenue Junot, Paris (18e)
C.C. Postaux : Paris 1951-85

A NOS AMIS,
A NOS FRÈRES

●

Que ces lignes de nos Cahiers de novembre-décembre portent, à nos frères et sœurs de tous pays, les pensées les plus fraternelles pour cette fin d'année sur laquelle Noël pose, comme sur les années écoulées, la splendeur de son vivant symbole.

Que notre union se fasse plus étroite et profonde sur ces plans de l'esprit où tout s'inscrit virtuellement avant de prendre corps et se réaliser dans notre humanité ; et qu'en ces heures bénies où l'Etoile brille de son plus pur éclat mystique, les feux de la connaissance, de la sagesse et de l'amour nous pénètrent plus intensément.

Ainsi l'aube de la nouvelle année s'en trouvera illuminée ; sur 1939 des voiles se lèveront dissipant un peu de la brume d'ignorance, et certains yeux pourront voir, au-dessus de l'angoissante ombre terrestre, les claires lueurs précédant la venue du Soleil de Fraternité, certaines oreilles percevront déjà, dans le lointain, dominant les inquiétantes rumeurs des passions, les premiers tintements de l'Heure Polaire !...

Si la parole de notre bulletin — nouveau précurseur — a pu éveiller quelques échos dans les cœurs qui l'ont reçue, réjouissons-nous tous ! car ceux-là ne seront pas démunis aux jours de disette, et même au centre des ténèbres l'obscurité ne les enveloppera pas. Les temps peuvent venir, ces temps qui apporteront à la fois une fin douloureuse et un commencement radieux..., ces cœurs seront prêts.

Nos Cahiers auront bien fait œuvre polaire et rempli rempli leur mission. Puisse leur douce et rayonnante force d'amour s'étendre plus largement encore sur 1939, et semer dans les âmes plus de foi et de fraternité pour la vraie Paix du Monde !

LE DIRECTEUR DES CAHIERS.



PAIX

●

La paix, qu'elle soit d'ordre particulier ou d'ordre collectif, est l'expression d'un état permanent, ou quasi permanent, d'harmonie générale.

Elle règne sur le cœur humain quand une compréhension supérieure réalise l'union des forces matérielles et spirituelles de l'être dans le cadre de son existence.

Elle prend place dans les nations, et entre les nations quand, après des heurts, un équilibre s'établit essayant de concilier les intérêts, les besoins, les devoirs et les droits réciproques des individus et des peuples.

Mais parce que cet équilibre n'est pas totalement basé sur la sagesse éclairée, sur l'esprit de justice et de fraternité, il n'est toujours que passager et la paix ne fait parmi les hommes que de courtes apparitions sans parvenir à fixer chez eux sa demeure.

C'est que la paix et la fraternité sont intimement, indissolublement liées. C'est que si elles agissent séparément et non point soutenues, nourries l'une par l'autre, les fruits recueillis, les résultats atteints, demeurent médiocres et ne peuvent être longtemps conservés. Il manque pour cela, à la paix, la vie que donne l'étincelle spirituelle de l'altruisme sincère et, à la fraternité, cette vérité qui s'affirme sur notre plan par l'acte créateur bienfaisant.

Ces deux sentiments doivent aller de front pour poser les assises concrètes sur lesquelles s'élèvera progressivement le bonheur des peuples. Ils sont semblables à deux frères inséparables, le premier étant le miroir du second et inversement : si l'oubli altère la pureté du miroir de fraternité, la paix ne peut s'y réfléchir ; si celui de la paix se ternit sous le souffle de l'ambition, de l'oppression, des

vices, la fraternité n'y projette plus la beauté de son visage ; mais ils resplendissent du plus radieux éclat quand, au contraire, l'exaltation des vertus morales et spirituelles embrase le cœur de l'homme et vient sanctifier ses œuvres.

Ces sentiments sont donc étroitement solidaires et leurs réactions propres influent également sur chacun d'eux. Cependant, pour leur éclosion, et en ce qui concerne notre domaine terrestre de l'heure, l'un doit forcément précéder l'autre. Ils sont pour nous, dans leurs rapports mutuels, comme la cause et l'effet, la pensée et l'acte, l'expression et la réalisation ; c'est ainsi que la fraternité, reflet de l'esprit et du véritable amour, porte déjà l'immortelle étincelle de vie qu'elle transmettra ensuite efficacement à l'objet de sa création : la paix !

Car la réelle fraternité a pour manifestation visible, pour preuve tangible de sa présence, cette paix féconde seule propice à l'épanouissement des existences, à ce développement bien dirigé et conscient de tous les êtres qui sortira de l'ombre la famille humaine, et la conduira vers le but lumineux de son exacte destinée.

Point n'est besoin pour cela que tous les hommes deviennent simultanément des représentations totales de la plus sincère fraternité ; certes, nous le voudrions, ce serait si bienfaisant et beau ! Mais ne nous leurrons pas, nous savons qu'actuellement c'est encore impossible ; sauf au cas où la volonté divine en déciderait différemment, cette perfection est pour un temps tout autre et un peu plus éloigné. Pour collaborer utilement à ce meilleur futur, pour le rapprocher de nous, il faut plus simplement et dans un sens plus réalisable pour nous (quoique encore fort difficile), que ceux qui ont entrevu cette grande vérité, ceux qui sont les frères dévoués de tous, deviennent plus fraternels encore, qu'ils le soient intensément, absolument.

Il faut qu'à travers cet esprit de fraternité, et par lui, ils aident sans restriction et sans trêve — aujourd'hui plus que jamais — à l'établissement de cette paix bénie sur notre pauvre globe incessamment déchiré et meurtri. Il faut que ces êtres soient, en pensées, paroles et actions, des canaux purs et puissants au service de la force de vie, pour projeter, diffuser, faire rayonner ces idées de bien sur lesquelles se modèlera le monde de demain, faute de quoi nous sommes en très grave péril de complet anéantissement, ceci sans exagération aucune.

Ce sont les premiers échelons gravis pour instaurer une paix sans masque, une paix toujours plus équitable, donc plus stable, qui montreront aux peuples de la terre la voie à retrouver et à

suivre. Voie sur laquelle s'étend, de hauteurs diverses et suivant l'éclat qui lui est particulier, chacun des reflets de cette triple vérité qu'on ne sépare jamais sans risques : Dieu, l'homme sa créature, et le trait d'union d'amour qui les relie.

C'est cet exemple des êtres portant le flambeau de l'esprit qui dissipera l'ombre de l'incompréhension, travaillera à l'entente et à la collaboration fraternelles des nations ; la fraternité restera d'ailleurs, pour l'ensemble des humains, un mot nul, un mot vide de sens — une douloureuse et sanglante ironie plutôt — tant que la paix vraie et durable, dans ses étapes successives, sera exilée de la terre.

Ce sont ces vibrations d'amour désintéressé et sans limite qui ont pour mission d'influencer les hommes chargés de conduire les Etats, ce sont elles qui doivent changer la face des mondes en se transformant en actes positifs assurant plus d'équilibre pour tous. Aussi pouvons-nous nous demander à juste titre devant le désarroi qui, à travers les continents, agite plus ou moins toutes les contrées, si même ceux qui ont un aperçu plus large de la puissance créatrice du sentiment bénéfique de fraternité, ceux qui le ressentent et souhaitent voir se réaliser humainement les promesses qu'il porte, en un mot si nous tous, spiritualistes des multiples pays de ce monde, qui nous reconnaissons formellement les frères de tous les hommes, nous remplissons bien et pleinement notre devoir ? Assurément non, pas toujours ! Les résultats sont là pour le prouver puisque ce sont les faits d'ordre général qui viennent contrôler la vraie et juste valeur des pensées et des mots.

Ainsi, nous ne parlons peut-être pas toujours comme nous pensons, ou nous n'agissons pas strictement comme nous pensons et parlons... Il y a sans aucun doute un manque d'harmonie, de liaison parfaite en nous-mêmes, une connaissance et une paix qui ne sont pas suffisamment établies pour pouvoir être propagées au dehors avec toute la cohésion indispensable au maximum de résultats.

Et là nous reviendrons toujours à cette vérité que chacun connaît bien : pour donner, il faut avoir ! Or, pour exprimer la paix, pour projeter toujours plus loin ses vibrations, pour étendre sa fraternelle conquête, il faut posséder en soi, le plus possible, cette paix victorieuse.

Sans doute l'effort accompli, l'élan donné par tous ceux qui aiment sincèrement l'humanité, portent des fruits, mais ils en porteraient de meilleurs, de plus beaux et plus rapidement mûrs, si nous étions moins négligents, mieux conscients de notre responsabilité, si nous avions plus de volonté, plus de persévérance et de bonté.

Au point de vue individuel, celui qui possède ce trésor de paix a vu s'établir en lui le calme et le silence intérieurs propices à l'acquisition de plus hautes connaissances ; il est parvenu à cet oubli de soi qui ouvre la voie à la sublime compassion, à la plénitude de l'amour pour tous conduisant aux plus intenses satisfactions, à tous ces biens sans prix dont les contraires sont, pour l'être, la dispersion, le trouble, l'instabilité, l'égoïsme avec sa suite de désirs insatiables que suit presque toujours la haine.

Et ce qui se produit pour les individus se produit également pour les nations. La paix douce et vraie qui permet à la vie de s'exprimer humainement dans la forme la plus heureuse, la paix, qui est l'accomplissement de la loi, a elle aussi son contraire dans cette violation de la loi qui porte le plus horrible des désordres : la guerre !

Comment éviter de parler d'elle quand on traite — serait-ce en de courtes pages — de la question de paix ? C'est impossible puisque ce sont précisément ces mêmes vices des hommes qui, faisant obstacle à la paix, font naître la guerre..., puisque c'est encore, à l'heure actuelle, un sujet d'une cruelle actualité pour des millions d'êtres, un danger auquel l'humanité vient d'échapper par grâce divine, mais qui demeure suspendu sur elle comme une menace et un avertissement pour l'avenir si elle ne poursuit pas, avec sincérité, les efforts nécessaires pour regagner la route fraternelle.

Si nous pouvons parler de la guerre sans risque de semer l'angoisse, ni de jeter la crainte dans les âmes (tout comme nous pouvons parler de la mort puisque nous connaissons l'unité et l'éternité de la vie), c'est que la foi et le sentiment de fraternité qui sont nôtres, nous le permettent, ayant déposé en nous cette inaltérable confiance en l'invincible force de l'esprit qui doit finalement triompher. D'ailleurs, la parole sans détours, la parole traduisant les expressions de cœurs qui s'essaient à être meilleurs, contient le reflet du Verbe, et son écho se répercute à l'infini portant le germe de vie.

C'est ainsi que nous ne nous arrêtons pas — pour y fixer notre pensée et l'intensifier — au sombre cliché que suscite la guerre puisque, à l'inverse, nous collaborons à le dissoudre avec la puissance de l'amour et notre ardent désir de justice pour tous les peuples afin que se dresse, à la place de ces ténèbres, la rayonnante aurore de la paix véritable.

Quand un danger existe, vouloir sciemment l'ignorer est folie. Nier le mal, l'erreur, le désordre, c'est bien ! quand l'être a le pouvoir de foi qui met à leur place l'étincelle du vrai qui seul « existe », qui seul est harmonie et vie. Au point de vue humain

collectif, mondial, nous ne faisons encore que commencer à cheminer vers cette perfection, vers cet absolu grandiose qui porte la paix, et nous ne pouvons nier les luttes fratricides qui continuent à déchirer certaines nations. Ah ! si nous avions les regards purs du Sage qui ne « voient » plus l'impureté, si nous avions son cœur embrasé d'une telle compassion qu'il opère toutes les transmutations et change les haines en lumière et bonté..., nous n'aurions plus à agiter ces questions..., mais le cadre de notre existence nous montre que nous ne possédons pas, hélas ! cette puissance spirituelle, et que « notre royaume est encore bien de ce monde... »

Le capitaine d'un bateau ne ferme pas les yeux quand il voit venir l'orage. Il ordonne immédiatement les manœuvres nécessaires à la protection, au salut de la barque et de l'équipage puis, ayant accompli son devoir humain, il se confie à Celui qui peut tout !

Ainsi devons-nous faire sans craindre et sans trembler. D'ailleurs l'être qui a la foi ne connaît point la peur, et encore moins la peur de la mort ; ne savons-nous pas que, proche ou lointaine, la grande Libératrice ne perd jamais ses droits et qu'elle n'oublie personne !... Soyons donc avares de la vie d'autrui, prodigues de la nôtre si elle peut être utile au service, mais en toutes circonstances avertis et confiants.

L'aveuglement volontaire n'éloigne, ni ne diminue le danger, mais l'aide tout simplement à préciser et à précipiter son action ; le comprendre n'est donc point faire preuve de faiblesse ou de doute c'est, tout à l'opposé, montrer précisément de la clairvoyance et de la sagesse. En le reconnaissant ainsi, on lui enlève déjà sa force d'attaque par surprise, on remonte au moins jusqu'à l'une de ses causes les plus fondamentales et directes ; ayant alors la facilité de le mesurer on peut et on doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour le conjurer, Dieu fait le reste !

L'essentiel est de garder toujours, et surtout au cœur du danger, une parfaite tranquillité, un optimisme et une foi inébranlables ; toute la différence avec les semeurs de panique se trouve résumée là. Même si l'être souffre atrocement pour tout ce qu'il aime, que rien ne révèle au dehors sa tragique lutte intime, qu'aucune lamentation ne se fasse entendre, qu'aucun signe d'alarme ne se montre jamais ; qu'à ce grave moment, toute son énergie soit employée à reconquérir et à garder son propre contrôle et son sang-froid.

Le Maître n'a-t-il pas dit lui-même qu'aux temps de privation et de sacrifice on n'offre point une figure triste et affligée !... N'a-t-il pas commandé plus particulièrement pour ces jours de pénitence : « Parfume tes cheveux et lave ton visage », et ces mots lumineux

ne renferment-ils pas, dans leur simplicité, tout l'enseignement de cette dignité, de ce courage suprêmes qu'il importe de savoir conserver au centre des épreuves et du péril !

L'homme qui effectuera ce premier effort se verra, du reste, immédiatement secouru. Il se sentira pénétré d'une sérénité nouvelle, la paix s'établira en lui pour en faire son ouvrier conscient et éclairé, sa foi triomphera et lui montrera que si la minute présente lui appartient avec tout son déchirement, la minute qui suit n'appartient qu'à Dieu seul et qu'il doit toujours Lui faire confiance.

De cette façon, ne formant plus qu'UN avec l'essence même de la vie, il deviendra « à son image » une puissance et une force vraies, il sera sur terre, de manière occulte ou visible, l'un de ses dépositaires, son représentant et son agent pour l'action de demain.

Qui donc peut, en effet, devenir maître des circonstances ambiantes s'il n'est déjà maître de lui-même et de ses passions, s'il n'a remplacé en lui tout ce qui est négatif par les éléments les plus positifs ? Sans doute n'est-il point facile d'être, dans la joie comme dans la peine, toujours égal à soi-même.... mais qui a dit que c'était là chose facile ?...

Assurément pour le saint et pour l'homme détaché des biens du monde, ce problème n'existe pas, les heures de clarté ou de ténèbres terrestres les trouvent dans la même paix, environnés de la même lumière de sagesse... ; mais pour les êtres qui avancent péniblement dans cet étroit chemin du vrai, pour nous par exemple, ce n'est pas dans la quiétude d'une vie tranquille, mais à l'heure du danger, que nous vérifions notre résistance et jugeons de notre dévouement à l'idéal choisi.

Nous saurons donc, si nous demeurons sans faiblir sous les assauts, que nous sommes prêts à seconder plus utilement ceux qui, connus ou inconnus, « travaillent au bien de l'humanité » à travers les différents pays de la terre.

Ainsi nous, spiritualistes, qui aimons sincèrement tous les êtres et offrons le meilleur de nous-mêmes pour la réalisation de la paix dans les cœurs, de la paix entre les nations, nous avons l'impérieuse obligation — ayant retrouvé le chemin et accepté de le suivre — de ne plus nous laisser induire en erreur par les apparences, par nos attachements, nos préférences, notre égoïsme, nous ne devons plus écouter que les conseils intérieurs du juste et du vrai. Sans cet avertissement, sans ce rayon de vérité qui vient éclairer les faits et leurs mobiles d'une lumière exacte, nous risquerons toujours d'être aveuglés par les reflets de fausse lumière émanés des passions des hommes.

Le devoir, strictement et merveilleusement tracé, nous apparaît

donc bien clairement. Mais tant que nous n'agirons pas avec plus d'équité et de fraternité, ce devoir comprendra deux phases nettement définies : la première résidant tout entière dans le cadre où la paix — plus ou moins stable ou menacée — règne encore ; la seconde, infiniment plus tragique, se plaçant au point précis où le cadre se brise, où la trêve de paix se trouve rompue.

Maintenir la paix ! Penser, prier, travailler à la conservation de la paix ! Voilà la partie première de ce devoir grandiose et il n'y a pas, il ne peut pas y avoir, de tâche plus urgente, plus noble, plus sainte que celle de collaborer à son accomplissement. Tout doit être mis en œuvre pour cela, rien ne doit être négligé, ni veilles, ni efforts, ni sacrifices, pour prévenir le moindre conflit, éviter une seule guerre, pour sauvegarder enfin cet état de paix et épargner des millions de vies humaines.

C'est là sans errements, sans faux systèmes ni vains ornements d'éloquence, passer des justes principes à leur application. Dans cette union des pensées et des cœurs c'est être vraiment — humbles et puissants — les bienfaiteurs de l'humanité d'après la plus sublime doctrine de fraternité.

La deuxième phase du devoir qui se présente lorsque la première n'a pu, malheureusement, réussir à sauver la paix, est d'un ordre bien douloureux et terrible puisqu'elle dresse pour la guerre, face à face et en ennmis, ceux qui sont frères !...

Ce second aspect du devoir peut-il comporter une double interprétation, et à cette minute pénible la question : Que faire ? se présente-t-elle à l'être sincère (nous ne parlons point des autres), à l'être de bonne foi et de foi, frère de tous les hommes, « fils affectueux du pays où il est né », mais aussi « citoyen du monde » humainement et spirituellement ?...

Cette question me fut posée à Genève, lors d'un voyage, il y a déjà plusieurs années ; depuis, je l'ai entendue maintes et maintes fois de bien des côtés différents, mais toujours dans le sens supérieur qui envisage l'homme et les rapports de son idéal avec ses actes. L'article d'aujourd'hui offre — au moins une fois — l'opportunité de dire quelques mots sur ce sujet que ni les milliers de siècles écoulés, ni le temps actuel n'ont, hélas ! épuisé.

Précisément, en cette fin de septembre 1938 où les peuples achèvent de vivre des heures d'angoisse, la parole d'un Sage de notre Occident me parvient — comme une réponse — à travers les lignes suivantes que j'extrais de son courrier pour les donner avant de poursuivre mon modeste exposé :

« ... En cette journée d'automne où la nature, à peine jaunissante, semble offrir aux hommes ses fleurs et ses beaux fruits dans une

atmosphère baignée de lumière et de chaleur, je pense aux dures réalités présentes, à la folie de ceux qui n'entendent pas la voix immense de bonté et de paix... Les hommes seront-ils donc inguérissables à jamais dans leur délire de destruction et de haine ?... »

« ... C'est une très dure épreuve pour un initié d'être amené à collaborer à cette œuvre de destruction et de folie collective qu'est la guerre. Son devoir est tracé. Quand il a fait tout son possible, tout son devoir jusqu'à l'extrême limite pour éloigner la violence, il doit marcher avec son pays... Vous souvenez-vous de Socrate, restant immobile au milieu de la mêlée, écoutant les voix intérieures et sauvant ainsi sa vie !... Nous devons, je crois, toujours chercher et suivre la Tradition, mais espérons jusqu'à la fin que les Forces invisibles et puissantes qui nous protègent seront victorieuses de la mort et du mal... »

Ce point qui concerne la participation au fratricide combat est d'importance, délicat, épineux, complexe tant qu'on en discute. Il se simplifie pourtant — tout en demeurant la plus grande des douleurs — quand on l'envisage sous l'angle d'un destin que ceux qui nous ont précédés, et nous-mêmes, avons en partie préparé.

Sans doute, il arrive qu'un être, que beaucoup d'êtres peuvent, vis-à-vis d'eux-mêmes, de leur conscience, se poser la demande : Que faire ? Mais ce muet interrogatoire se passe « avant », c'est-à-dire tant que la paix, même en grand péril, même à l'agonie, tient encore... ; cette demande ne se pose plus dès que la paix a sombré, le cruel dilemme se trouve résolu par l'acceptation pure et simple.

C'est qu'à ce moment décisif tout ce qui est théorie s'efface devant le fait brutal accompli, devant cette nécessité implacable qui, à nos yeux, « semble » n'obéir à aucune loi. L'Histoire l'a prouvé, les récents événements le confirment : quand l'être n'a pas rempli dans sa plénitude le devoir humanitaire, il se trouve prêt — qu'il en soit conscient ou non — pour l'autre phase, celle qui découle automatiquement de cette non-observance première et qui se place devant lui dans toute sa rigueur. Ainsi, malgré son serrement de cœur, son horreur de la lutte fratricide, il répond à l'appel et part !...

Ceci n'est ni une probabilité, ni une hypothèse, c'est une réalité à laquelle quelques exceptions dans le passé ne changent rien, et que chacun a pu constater de la façon la plus formelle en ces jours encore proches de nous. Pris dans le tourbillon fatal qu'ils ont déclenché par leurs violations individuelles et collectives de la loi d'amour, les hommes ne sont plus les maîtres des événements mais leurs esclaves, et presque toujours leurs victimes.

A ce moment nul n'est plus libre de choisir, le choix est déjà fait !... Les effets qui en résultent prouvent que la cause de l'erreur étant la même, la rançon sanglante en est aussi toujours la même et que tous coupables dans de grandes ou de petites choses — même innocents en apparence — tous, Etats et individus, doivent réparer et payer la lourde dette.

Je ne dirai rien au point de vue ésotérique sur ce « mystère du sang » qui vient, à la fois, clôturer et ouvrir chaque cycle, chaque étape de notre existence terrestre..., mais jusqu'à l'heure bénie où cessera la trop profonde corruption des hommes, où prendra fin la trop grande « confusion des langues », où les pays ne seront plus dispersés, où l'unité ira enfin vers sa reconstitution, les nations — entités vivantes — ont à poursuivre progressivement, et souvent de rude façon, leur évolution vers le Bien. C'est pourquoi elles passent par des époques d'épreuves et de paix donnant successivement la mesure de leurs égarements et de leurs mérites.

Les êtres participent également à ces périodes de souffrance et de joie suivant la loi qui, d'une manière générale, unit plus intimement le destin de l'homme au destin du pays où il est né ; ainsi nous pouvons penser que la force d'attraction, agissant non seulement physiquement mais aussi spirituellement, attire vers telle ou telle contrée l'âme qui doit animer un corps afin de l'associer à cette terrible et commune bataille de l'ombre et de la lumière qui les conduira mutuellement, de degré en degré, au but final de paix et d'amour qui est le grand dessein de Dieu !

Le rejet de la paix, la guerre, tout cet enchaînement de causes et d'effets douloureux, sont le fait de l'homme, de son égoïsme féroce guidant incessamment ses pensées et ses actes. Et devant l'enseignement des siècles, demeuré volontairement incompris, nous pouvons nous demander jusques à quand le sort de Caïn restera le nôtre, pèsera sur nous de toute son écrasante lourdeur et nous maintiendra prisonniers dans ses infernales chaînes ?...

Il ne faudrait cependant, aux gouvernements et aux hommes, que bien peu de chose pour les en libérer : un effort conscient, persévérant et toujours intensifié vers l'application de la justice et de la fraternité. Cela nous ne l'ignorons pas..., et voilà justement notre plus grave manquement, générateur de tant de maux !... Pour avoir la paix sans doute faut-il, dans une certaine mesure, la mériter ! Mais comme il ne nous est peut-être pas possible, sur ce plan matériel où « l'esprit est prompt et la chair est faible », de parvenir d'une façon presque absolue à ce parfait mérite, sachons bien, pour ne pas nous désespérer de l'aridité de la route, qu'il ne nous est demandé que de nous tourner sincèrement vers la clarté

du vrai, et que c'est Dieu, par son amour, qui conduit toute chose à son accomplissement.

Nous savons qu'il n'y a rien de plus cruel et déchirant — sinon le fait lui-même dans sa brutale réalité — que cette pensée de la guerre, que cette pensée d'ôter la vie, même dans le cas de légitime défense !... Et nous pouvons comprendre que certains êtres se disent prêts à accepter simplement la mort plutôt que de retrancher eux-mêmes une seule existence de la terre !... Nous pouvons le comprendre..., mais est-ce là une solution ? Le sacrifice volontairement consenti sera-t-il valable et changera-t-il en mieux la face des événements ?...

Pour ma part, je crois d'abord, comme je l'ai déjà dit, que cet état d'esprit règne « avant » toute déclaration de conflit, mais que devant l'acte établi, l'ambiance formée, et le formidable ouragan du destin qui entraîne les êtres dans sa ronde tragique, ces questions ne sont plus éclairées par le même jour.

Et puis l'homme qui se laissera tuer ainsi, ne fera-t-il pas de son frère un assassin ?... Pour n'être point, à son sens, coupable devant la loi suprême, n'aura-t-il pas quand même aidé sans s'en douter à créer un coupable ?... Ah ! s'il a, dans la pureté et l'immense amour de son cœur, le pouvoir de rachat, sinon du Maître, du moins du Saint, c'est bien ! mais s'il en est autrement, son geste ne le libérera pas, il le liera à son frère malgré tout et plus étroitement, tous deux étant à la fois coupables et victimes !... Il en est ainsi, dans le Temps, de l'humaine collectivité que ses fautes et ses errements accablent parce qu'elle n'a pas eu, jusqu'à présent, cet élan de fraternité véritable et soutenu qui la sauverait totalement.

D'ailleurs, si nous étions actuellement entraînés dans une telle lutte les uns contre les autres — que Dieu nous en préserve — il serait à peine question de se trouver face à face avec son frère ennemi, d'avoir à se sacrifier, à se défendre ou non contre lui..., la mort soufflerait de loin, sur tous, par les mille bouches du « progrès » meurtrier ; elle soufflerait venant du ciel, de l'air, de la terre, de l'eau, invisible mais terrible et terrifiante !... Et nul ne pourrait se croire à l'abri : ni le fort, ni le faible, ni le soldat, ni le civil, ni les nations combattantes ou non combattantes, ni celles qui sont pauvres et encore moins celles dont les coffres, gorgés d'or, appellent la tentation !...

On le voit, le cercle nous enserre tous dans sa rigide cruauté ! Cercle de feu dont nous avons depuis longtemps parlé ! Le sujet est d'une importance vitale et mérite bien que ceux qui aiment la paix et les hommes se penchent davantage sur lui pour lui consa-

crer plus de temps, plus d'activité tant spirituelle que physique, afin de préserver l'avenir.

Comment conclure ? Je n'ai exposé là que quelques idées personnelles, nées dans la méditation en regardant peuples, faits et résultats dans le passé et dans le présent, mais chacun doit évidemment conclure pour soi !

La guerre est-elle donc inéluctable ?

Nous l'avons vu, elle risque de l'être aussi longtemps que l'homme n'aura pas — tout ensemble — retrouvé une partie de sa foi en Dieu et une partie du sentiment de vraie fraternité pour autrui qui, en reformant une justice plus égale pour tous, feront vivre la paix. Ce n'est point une prophétie facile, c'est une simple et logique constatation qu'il est aisé à chacun de tirer de la grande leçon des temps...

N'oublions pas, du reste, que tout destin, aussi inéluctable qu'il paraisse, peut toujours être dominé par la seule force qui lui soit supérieure : la force de l'esprit d'amour émanée de la suprême grâce divine. Il nous est donc demandé de nous souvenir de Dieu, de sa miséricorde infinie, et d'aimer à notre tour tous nos frères quels qu'ils soient ; là se trouvent le salut et la paix !

Quand un premier pas — même capital — est fait sur cette voie, quand la paix, un moment menacée, se trouve sauvée (comme il vient d'en être récemment pour nous en Europe), ne soyons ni oublieux, ni pleinement satisfaits, ce serait tomber dans une faute et une erreur aussi néfastes l'une que l'autre. Demeurons reconnaissants envers les puissances supérieures de leur aide bénéfique, et ne nous arrêtons pas en considérant le résultat comme définitivement atteint, mettons au contraire à profit ce nouvel enseignement pour travailler plus que jamais à consolider efficacement cet état de paix. Car quelles que puissent être les opinions (sûrement partagées) des humains sur les motifs et les conséquences de ces faits, il n'en est pas moins exact que la paix fut maintenue, des milliers et des milliers de vies épargnées et que, durant cette ère d'accalmie offerte par la Providence, l'homme peut encore réfléchir et se tourner avec sincérité vers le Bien !

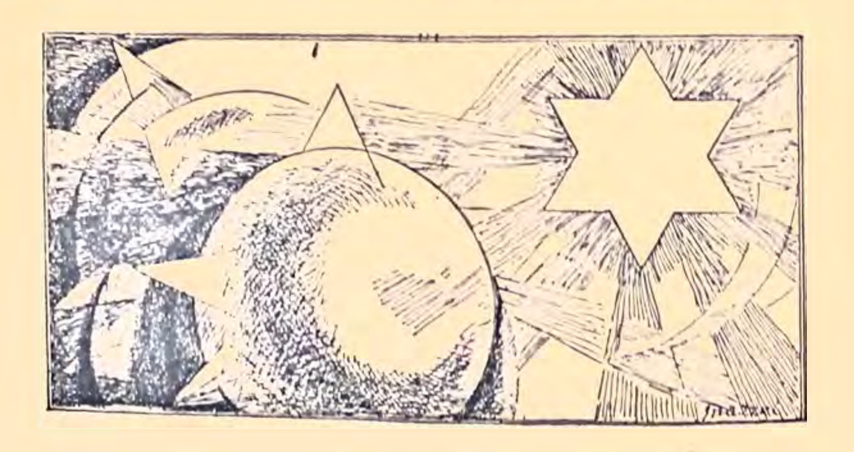
Il est assurément difficile aujourd'hui, dans l'ombre où nous a plongés notre éloignement de la vérité première, de créer des actes de pure justice... Nos essais pour rétablir l'harmonie, pour garder la paix, comporteront toujours à leurs débuts des côtés apparents d'injustice..., mais la suite des jours montrera si nous avons compris la protection qui nous fut accordée d'En-Haut, et le déroulement des événements prouvera notre adhésion — ou non — à l'action du juste et du vrai sur la terre.

Que chez tous — êtres et pays conscients de ces choses — les mots exprimés ne servent donc point deux maîtres. Que les désirs et les revendications de justice ne dissimulent pas, d'un côté l'intérêt égoïste, de l'autre côté la convoitise et l'ambition, ni les proclamations fraternelles la domination et l'oppression ; ainsi, mais seulement ainsi, l'œuvre commencée de façon précaire pourra s'affermir, se purifier, s'étendre...

Ce grand travail de maintenir et continuer la paix par la justice et l'amour véritables pour tous les peuples, est le but magnifique de notre Mouvement Polaire, celui dont notre union de cœur et de pensée poursuit chaque jour, inlassablement, depuis des années, la réalisation dans le visible et l'invisible !... Et nous relirons ensemble, dans un article de nos prochains Cahiers, les avertissements, précisions et conseils qui nous furent donnés depuis le début ; nos regards se reporteront vers 1930 pour voir se lever l'Etoile, nous suivrons sa clarté durant ces neuf années, nous la verrons annoncer les plus importants événements, illuminer jusqu'aux dernières et plus récentes manifestations de la vie des peuples (et plus loin encore... vers le futur), comme le porte — écrit à l'avance — notre bulletin.

Peut-être trouverons-nous alors, dans ces éclatantes preuves de la protection et de l'amour de l'Ineffable pour l'humanité, une force plus grande et une foi plus vive qui nous permettront de mieux aider à l'avènement de cet Esprit de Fraternité venant apporter, comme une suprême bénédiction de Dieu, la « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » !

FERNANDE GUIGNARD.



SOUVENIRS DE PALESTINE (1)



APRÈS avoir visité l'Egypte, contemplé avec une ardente admiration la grandiose majesté des pyramides et du sphinx fameux, regagné, puis quitté Port-Saïd, nous arrivons à Jaffa vers midi et débarquons au milieu de paniers et de caisses d'oranges du pays, ces magnifiques oranges, si juteuses et parfumées, que nous apprécions avec tant de joie par la chaleur tropicale dont nous sommes gratifiés.

Nous partons en auto pour Jérusalem, nous arrêtant au passage pour voir la maison de Simon le Corroyeur chez lequel logeait saint Pierre quand il eut sa vision concernant les Juifs et les Gentils ; une maison antique comme toutes celles avoisinantes.

Nous longeons les beaux jardins de Jaffa qui forment une splendide parure à la ville ; les orangers, les citronniers, les grenadiers, les palmiers sont en masses touffues et une odeur suave se répand partout aux alentours. A mi-chemin nous faisons encore une halte à Emmaüs, nous remémorant le tableau du divin Maître et de la fraction du pain entre ses deux disciples préférés que Rembrandt a fixé si merveilleusement sur la toile dans un clair-obscur si émouvant.

La route est assez vallonnée. Nous suivons une pente ascendante vers les hauts plateaux de Judée ; nous traversons des séries de collines que tapissent des bois d'oliviers aux ramures grises, de chaque côté du parcours se trouvent des champs d'orge, car c'est la caractéristique du pays : pas de blé en général, il fait trop chaud, et l'orge réussit mieux. On se souvient alors de l'Evangile et des cinq pains d'orge ! Rien n'a changé dans ce pays, les grands troupeaux de moutons à larges queues, de chèvres aux oreilles tombantes, conduits par des bédouins aux voiles blancs ceints de la

(1) Notes tirées d'un récit de voyage fait il y a quelque temps par l'auteur.

cordelette noire, doivent être semblables à ceux du temps du Christ ; ils forment des tableaux tout à fait bibliques.

A mesure que nous nous élevons les pentes deviennent plus raides et le pays plus rocheux. Nous regardons en passant des vignes étagées, de siècle en siècle reproduites aux mêmes places. En approchant de Jérusalem le paysage devient désertique, la végétation cesse, ce ne sont que pierres et rochers et après être arrivés à un plateau nu et stérile nous apercevons enfin Jérusalem, ses remparts crénelés, ses maisons à l'orientale, sa Tour de David, celle d'Antonia, la Porte de Damas — par laquelle nous entrons — avec ses deux tours carrées, sa porte en ogive, et tout l'ensemble de la ville.

J'habite tout près, à côté de la Voie Douloureuse, en pleine vieille ville comme je l'avais désiré. Ma chambre est sur une ravissante terrasse d'où je découvre tout Jérusalem, elle est couverte d'asphodèles et de charmants petits œillets mauves.

L'arc romain de l'Ecce Homo est à deux pas, proche du couvent de Notre-Dame de Sion où l'on a retrouvé les débris du Prétoire de Pilate et les émotionnantes ruines du corps de garde romain où Jésus fut flagellé et subit d'atroces outrages. On voit le pavage antique très bien conservé, le poli de ces pierres rougeâtres qui, pendant des siècles sous terre, ont gardé l'usure des pas, la rigole pour l'écoulement des eaux, et même sur une dalle on voit, grossièrement gravé au couteau, un jeu de marelle identique à ceux de nos jours, un jeu qu'avaient tracé les soldats romains, et on les imagine jouant entre eux pendant qu'ils gardaient Jésus...

Ces murs si longtemps ensevelis et retrouvés par hasard en cherchant une fuite d'eau — comme me l'explique la mère supérieure que j'ai la bonne fortune de connaître par des amies et qui me fait tout visiter en détail — sont vraiment impressionnants, et sur tout ce « Lithostrotos », comme elle l'appelle, planent, en même temps qu'un rayonnement, une angoisse aiguë, une douleur poignante qui pénètrent l'âme d'une façon intense.

On peut ressentir ici l'ambiance « vraie », car tout est resté en l'état primordial, rien n'est arrangé, ni chargé, ni abîmé, comme ailleurs, hélas !... Ces dames de Sion ont eu le bon goût de ne rien ajouter, on dit la messe tous les matins, mais sur des autels portatifs retirés ensuite.

J'ai donc pris contact dès mon arrivée avec cette Voie Douloureuse qui m'a laissé de si émouvantes impressions. La première station est à côté de l'Ecce Homo ; la deuxième station, devant les Pères Blancs qui ont, eux aussi, une partie du Lithostrotos ; la troisième, où Jésus tomba pour la première fois, est en face de ma terrasse

devant l'église grecque où l'on montre aussi, dans la crypte, la continuation des dalles antiques. Quand on se remémore cette première chute de Jésus épuisé, s'affaissant sous le poids de la croix, au bas de cette voie dallée descendant de la citadelle Antonia, on éprouve une pitié et une admiration pleines de douleur pour cet être divin qui supporta pour nous de terribles souffrances humaines.

La quatrième station est une petite voûte basse ; là IL rencontra sa Mère au milieu des huées de la foule. Quelles minutes atroces pour la Mère et pour le Fils !... La cinquième prend une ruelle resserrée à plusieurs arcs voûtés ; c'est là que Simon le Cyrénéen aida Jésus à porter sa croix. La sixième est plus à ciel ouvert après un petit arc surbaissé ; à cet endroit, sainte Véronique lui essuie sa Face toute ensanglantée et la légende nous dit que les traits s'imprimèrent sur le linge.

La septième station se trouve à un tournant, un petit autel est dressé sous une voûte, c'est là où Jésus tomba pour la seconde fois. Ses forces s'épuisaient, et quel courage surhumain ne lui fallut-il pas pour continuer son douloureux chemin ! La huitième est au bas d'une voûte, au pied d'un petit escalier ; c'est là que Jésus consola les Filles d'Israël qui le suivaient en pleurant. La neuvième est près du Saint-Sépulcre, dont on aperçoit une des coupoles. C'est là où le divin Maître tomba pour la troisième fois. Ses forces humaines le trahissent à nouveau et il faut que son esprit divin galvanise encore une fois son pauvre corps épuisé.

Trois autres stations sont dans le Saint-Sépulcre même ; ce sont des autels plus ou moins surchargés, d'une banalité, d'un manque de goût qui, à mon avis, sont navrants.

La dernière station est située à ce que l'on nomme « Le Calvaire », où l'on accède par dix-huit marches. Il y a deux chapelles jumelles, la plus belle est celle des Grecs. Sur un nimbe d'argent qui resplendit se détachent les pâles figures des trois crucifiés, le Christ et les deux larrons ; les murailles disparaissent sous des icones d'argent, d'or, de pierreries.

Cette basilique du Saint-Sépulcre en forme de croix, aux coupoles grises, avec le fouillis d'églises et de chapelles qui se pressent autour du tombeau où l'on ne peut entrer qu'un à un en se baissant, ne m'a laissé qu'une impression de trouble et de déception. On ne se sent pas dans une harmonie pure. Les diverses sectes arménienne, grecque, copte se disputent constamment entre elles et avec les catholiques ; chacune a son heure pour dire la messe, les catholiques n'ont droit que de quatre heures à six heures du matin, et à cinq minutes d'avance ou de retard ce sont des disputes sans fin. Comment trouver la paix divine dans cette ambiance ?

Au contraire, dans un autre lieu situé hors la ville, beaucoup plus conforme aux récits des Evangiles, j'ai trouvé un rayonnement merveilleux. D'une façon très curieuse, quelques jours avant mon départ, j'avais eu entre les mains un petit opuscule intitulé « Le Calvaire et la Tombe du Christ » racontant comment le général Gordon, en 1882, découvrait un tombeau taillé dans le roc au pied du Golgotha et dans un jardin, comme dit le texte littéral de tous les Evangiles.

Je me rends donc à trois cents mètres de la Porte de Damas, à ce jardin qui s'étend au pied de la colline du Calvaire. Arrivant en face du rocher du Golgotha et considérant les trous naturels qui figurent si nettement un crâne, je réalise que je me trouve bien aux lieux bénis où le Christ était mort pour l'humanité. Golgotha en hébreu signifie « crâne » et la paroi rocheuse représente bien, comme je viens de le dire, une tête de mort dont le crâne arrondi serait le sommet de la montagne ; des excavations forment les yeux, le nez, la bouche. Ceci est pour moi une première preuve de l'authenticité de ce fameux Golgotha : on ne peut changer une montagne.

En traversant le jardin j'arrive au sépulcre taillé dans le roc et je pénètre dans l'intérieur. J'ai nettement, devant mes yeux de chair, la vision mentale que j'avais toujours eue en lisant l'Evangile de la Passion ; il n'est pas un détail du sépulcre qui ne corresponde aux précisions des quatre Evangiles : le jardin au pied de la colline, le sépulcre taillé dans le roc et, sur le devant, on voit encore la rainure où la pierre qui était grande avait été roulée. A la tête et aux pieds du corps de Jésus, deux pierres taillées pouvaient servir de sièges et, d'après le récit de saint Marc, l'ange était assis à droite. Tout est conforme !

Il m'est donné, par un concours de circonstances qui ne sont certes pas du hasard, de pouvoir rester seule une demi-heure dans le sépulcre. Je peux y méditer intensément pendant ce laps de temps, et j'ai l'immense joie de voir le sépulcre rempli d'une fulgurante lumière..., minute inoubliable qui laisse dans mon esprit un souvenir merveilleux, ineffaçable !... J'ai l'intime conviction que c'est là la vraie tombe du Christ, et je ne comprends pas comment, devant des preuves aussi visibles, on continue à situer le Saint-Sépulcre en pleine ville avec ce que l'on appelle le Calvaire auquel on accède par quelques marches, à cinq mètres au-dessus du sol, le rocher étant tout petit, encastré dans un autel où il y a un trou !...

Mon impression de Gethsémani est aussi fort décevante. Le petit jardin est entouré d'un mur blanc, gardé jalousement par les moines franciscains, avec huit oliviers aux souches antiques datant, dit-on

du temps du Christ, et dont les rejetons s'en vont en tous sens... Plus rien du grand souvenir ne persiste..., on s'en va l'imagination déçue, le cœur fermé ! La grande basilique, à côté, inaugurée en 1925 et recouvrant le Rocher de l'Agonie, m'a fait la même impression qui ne m'a laissé que vide et froideur !...

Heureusement qu'il y a le Mont des Oliviers où l'on peut monter par de petits chemins sauvages et pierreux ! Je m'y rends en faisant le tour de Jérusalem le long des remparts, descendant au Cédron, dans la Vallée de Josaphat, passant devant les tombeaux de saint Jacques et d'Absalon, prenant l'étroit chemin et l'antique petit pont où le Christ dut passer pour se rendre à Gethsémani !...

J'oblique ensuite vers Siloé et monte lentement, sous un soleil torride, dans les pierres, au milieu de la nature sauvage, rencontrant des troupeaux, des bédouins, regardant l'horizon brûlé des Monts de Moab, l'ensemble de Jérusalem, tout le paysage immuable que certainement les yeux du Christ ont contemplé et je trouve que cette seule pensée est une des choses les plus émouvantes qui soient !...

Arrivée au sommet après trois heures de marche, je m'arrête à l'église et à la mosquée de l'Ascension d'où l'on découvre un panorama grandiose, voyant jusqu'à la Mer Morte et les montagnes désertiques qui l'entourent. Je redescends par un raccourci vers Gethsémani et le tombeau de la Vierge, une antique église du IV[e] siècle que, depuis plus de mille ans, toutes les religions n'ont cessé de se disputer et s'arracher. Elle appartient aujourd'hui en commun aux Arméniens et aux Grecs.

Je rentre dans Jérusalem par la Voie Douloureuse pour aller chez les Pères Blancs voir la Piscine Probatique ou de Betséda, lieu où Jésus guérit le paralytique. Il faut descendre un escalier glissant et tout au fond on voit les ruines de la piscine avec un peu d'eau, encore miraculeuse me dit-on. A côté on me montre la maison de sainte Anne, mère de la Vierge, dans une crypte au-dessus de laquelle une belle église a été érigée.

Je quitte les souvenirs chrétiens pour aller au quartier musulman, vers « l'Enceinte Sacrée » de la célèbre mosquée d'Omar ; puis au quartier juif, au Mont Sion, où étaient l'ancien palais d'Hérode, le Cénacle, un peu plus loin l'ancien palais de Caïphe, ses prisons, ses dépendances, sur lesquels est construite l'église de Saint-Pierre en Gallicane.

Tout près se trouve une terrase d'où l'on embrasse un panorama splendide sur tout Jérusalem, Haceldama (le champ du sang), la vallée de la Géhenne, Siloé, le Mont des Oliviers, c'est une vue d'ensemble incomparable. En revenant par le quartier arménien jusqu'à la Port de Jaffa on a une idée à peu près complète de

la ville dont il est difficile de rendre par des mots l'animation, le bariolage, les costumes, les cris et tout le brouhaha.

De Jérusalem nous allons au Jourdain et à la Mer Morte en passant par Jéricho dont il reste quelques palmiers ; des maisons blanches en font à présent un petit village. Pour y arriver nous passons par une série de gorges desséchées, de précipices, suivant une pente descendante car la Mer Morte est à près de 400 mètres au-dessous du niveau de la mer. Nous voyons le Mont de la Quarantaine, brûlé, désolé, tout le paysage est désertique, il fait une chaleur accablante, j'ai vu 52° au thermomètre près du Jourdain, dont les eaux boueuses, les roseaux desséchés n'ont rien de rafraîchissant.

La Mer Morte a un aspect sinistre ; elle étend ses quatre-vingts kilomètres de longueur entre deux rangées de montagnes, celles du Moab et de la Judée. Des deux côtés la désolation est absolue, ses eaux sont huileuses, plombées, ceux qui veulent s'y baigner flottent comme des bouchons de liège et gardent sur leur peau des traces de bitume. Elle est brûlante et on imagine Sodome et Gomorrhe, au fond, comme d'immenses brasiers... J'ai voulu ramasser deux galets noirs, ils m'ont brûlé la main..., vraiment cette contrée désertique pourrait se nommer les monts maudits !

Nous revenons avec joie à Jérusalem, nous arrêtant à Béthanie, petit village bien oriental au flanc de la montagne, où l'on nous montre l'emplacement de la maison de Marthe et Marie et le tombeau de Lazare, ce dernier plus ou moins authentique...

Nous allons aussi à Bethléem qui — à part le paysage ravissant montrant une petite ville gris-rosé dans le soleil du matin, avec ses cubes de pierre, ses minarets de mosquées, ses clochers d'églises — ne m'a laissé aucune impression mystique profonde. Les femmes y portent un costume particulier, elles ont un charme spécial avec leurs vestes de broderies, leurs hautes coiffures rigides, garnies de pièces d'argent ou d'or, que recouvre un voile « à la Vierge » aux grands plis religieux. L'église est triple : latine, arménienne et grecque ; on y entre par une toute petite porte surbaissée, la grotte s'ouvre en dessous tout à fait souterraine, on y étouffe, un seul désir : revenir à l'air libre ! Rien n'y paraît naturel, tout est couvert, recouvert, caché...

La chose qui me frappe le plus à Bethléem est l'Etoile que l'on voit partout et qui est à « six pointes ». L'industrie du pays est le travail de la nacre, et rien n'est plus joli que de voir ciseler des croix, des étoiles, tailler des chapelets, des colliers, les ouvriers sont d'une habileté remarquable.

Je quitte Jérusalem avec un vrai regret, j'eus aimé y demeurer

plus longtemps car les huit jours passés sur cette terre bénie me paraissent bien courts. Nous partons en auto pour Nazareth, passant à travers la Samarie et la Galilée, nous arrêtant à Sichem, au puits de la Samaritaine, à Naplouse, à Naïm où Jésus ressuscita le fils de la veuve, et nous arrivons vers le soir dans cette jolie petite ville où Jésus passa son enfance et son adolescence. On nous montre la maison de la Vierge, grotte creusée dans le calcaire friable de la montagne, c'est là où l'ange lui apparut et cette tradition est perpétuée par deux colonnes : celle de la Vierge et celle de l'ange. Une basilique a été construite au-dessus, trop moderne pour laisser une impression bien émouvante.

De Nazareth nous allons au Mont Thabor par des chemins que l'on ne peut qualifier de routes, les voitures escaladent à même la montagne, passant sur de véritables quartiers de rocs et la descente est vraiment impressionnante. La vue du sommet est splendide avec la plaine d'Esdredon en bas toute verdoyante, car la Galilée fleurie change de cette Judée toute sauvage et désolée. On aperçoit la mer dans le lointain vers Caïffa, le lac de Tibériade brillant au soleil, et la chaîne du Liban avec le Grand-Hermon couvert de neige se détachant sur le ciel bleu, tout cela forme un panorama incomparable... Ce lieu de la Transfiguration est d'une beauté rayonnante... ; il y a naturellement aussi au sommet une basilique moderne.

Nous redescendons sur Tibériade, au bord de son lac charmant, voyant au passage Cana où le miracle de l'eau changée en vin est présent à l'esprit. Le lac de Génésareth, dont le nom revient si souvent dans les Evangiles, est plein de poésie ; sur ses bords — au lieu de roseaux — ce sont des lauriers roses, tout fleuris à cette époque, qui baignent dans ses eaux et lui font une ceinture carminée d'un effet ravissant.

Nous faisons le tour de cette mer de Galilée voyant : Magdala, Bethsaïda, Capharnaüm où de belles ruines sont conservées. Tibériade en elle-même n'a rien de particulier que sa situation délicieuse au bord du lac. Nous montons au Mont des Béatitudes d'où l'on domine tout le lac, et partons de là pour Damas en passant par le Grand-Hermon et l'Anti-Liban. Toute une journée d'auto et nous sommes à Damas.

Ainsi, peu à peu, je m'éloigne des Lieux Saints, emportant en mon esprit le vrai symbole de Bethléem, universel et radieux symbole : l'ETOILE à six branches brillant au ciel d'amour et de justice ! Elle guida jadis les rois mages vers l'Enfant Jésus, elle nous guide aujourd'hui, nous Polaires, vers la fraternité effective et la spiritualité la plus haute, ayons foi !

M. L.

LA VIE POLAIRE

PARTIE CONSACRÉE AUX GROUPES DE LA FRATERNITÉ POLAIRE

Siège : 36, Avenue Junot, PARIS (18e)

•

Jours et heures de réception :

Le Centre Polaire est ouvert le lundi, de 15 à 18 heures. Le Président de la Fraternité Polaire et les Membres de la Direction reçoivent les autres jours sur rendez-vous.

DANS LES GROUPES

■

Octobre a vu dans tous les pays la reprise de l'activité des groupes polaires. A vrai dire, cette activité ne s'arrête jamais complètement, même dans les mois de repos de l'été ; elle fut, au contraire, pendant les dernières vacances où l'angoisse courba l'humanité sous son souffle violent, d'une intensité beaucoup plus grande.

Continuons ainsi, Polaires, à lancer à travers toute la terre nos pensées et nos appels pour la fraternité et la paix. Soyons assidus, persévérants, fervents ; nul de nous n'ignore que l'heure a été grave et qu'elle le demeure toujours. Faisons notre devoir, la victoire est au bout, la plus belle, la plus éclatante des victoires, mais elle n'est pas encore gagnée... Courage, ne faiblissons pas !

PARIS.

Considérations sur le Monde et la Vie dans la Littérature populaire des Yougoslaves [1]

●

I

Les beautés artistiques et la valeur littéraire des œuvres du génie populaire des Yougoslaves sont aujourd'hui connues et ont été étudiées dans tous leurs détails. Entre autres esprits distingués, elles ont enchanté un Prosper Mérimée, un Pouchkine, une Mme de Staël, et même un Gœthe. Mais on sait moins que ces créations de l'esprit populaire recèlent une quantité de conceptions, aussi bien théoriques que pratiques, sur le monde et la vie. En fait, on peut recueillir dans les poésies populaires, les contes et les proverbes, une véritable moisson de pensées et de points de vue sur la structure du monde, la fin et le sort de l'homme dans l'univers, sur Dieu, maître de la création et de l'humanité, juge suprême et arbitre de toutes les relations humaines, sur le caractère inéluctable et fatal de la destinée.

Entre les hommes, d'autre part, la sagesse populaire distingue les favoris et les victimes de la prédestination, elle classe les péchés par catégories et souligne le pouvoir magique du bien. La vie est représentée comme le théâtre des luttes que se livrent les créatures surnaturelles, bienfaisantes ou malfaisantes, exposée aux influences toutes puissantes de multiples forces occultes et mystiques.

La sagesse des adages populaires préexiste à toutes les tentatives postérieures faites par les Yougoslaves dans le domaine des spéculations philosophiques systématiques. Ainsi les épopées populaires du « Mahabaratha » et du « Ramayana » recélaient des vues sur le monde qui fécondèrent les systèmes postérieurs de la philosophie hindoue, et les éléments d'ordre spirituel qu'on peut trouver dans « l'Illiade » et « l'Odyssée » et chez les Sept Sages servirent d'introduction au brillant épanouissement de la philosophie grecque.

---

(1) Pages extraites d'une conférence faite par l'auteur.

La littérature populaire des Yougoslaves mérite, par la spontanéité et l'originalité des points de vue qui y sont exposés, aussi bien qu'en qualité d'avant-courrière de tous les efforts de ce peuple dans le domaine de la pensée, l'analyse philosophique la plus attentive. L'examinant dans son ensemble on peut y distinguer, au premier abord, deux courants principaux. Le premier comprend tous les points de vue théoriques sur le monde et la vie, très étroitement mêlés de considérations religieuses païennes et chrétiennes et de conceptions relatives aux innombrables influences mystérieuses et mystiques dont dépend l'existence de l'homme. Le second courant embrasse les points de vue éthiques et les conseils moraux empruntés au trésor inépuisable de l'expérience séculaire.

Les considérations théoriques sur le monde sont naturellement fragmentaires, dispersées, parfois seulement indiquées, mais plus nombreuses et plus profondes qu'on ne le supposerait à première vue.

Une des conceptions fondamentales de la sagesse populaire est qu'il n'y a ni changement radical, ni nouveauté d'aucune sorte dans l'univers, mais un éternel retour des choses. Ce qui fut dans le passé sera dans l'avenir. « Là où un jour l'eau a coulé, elle coulera encore. » Mais ce retour est inséparable de l'écoulement inéluctable de tout le particulier : les saisons, les objets, les êtres disparaissent tous sans espoir de retour. Cette relève ininterrompue dont le monde est le théâtre est étroitement liée à la brièveté de toute existence. Il n'échappe pas à l'expérience populaire que tout n'est pas conforme à nos impressions ou, pour employer le langage de Kant, qu'il faut distinguer entre la chose en soi et l'apparence ; c'est pourquoi, dans ses aspirations théoriques, la sagesse populaire s'oriente vers l'illusionnisme en ce qui concerne le domaine empirique.

Le peuple yougoslave a découvert la relativité de chaque chose ici-bas. Tous les biens ont leur mauvais côté et l'événement qui apporte aux uns le bonheur fait le malheur des autres. « Pour l'un le soleil se lève, pour l'autre il se couche » (proverbe 2140). L'homme ne peut être bon pour tous, il est bon aux uns, méchant à d'autres.

D'une manière générale, les contraires ne sont pas nettement distincts, ils sont étroitement mêlés et marchent de pair : la joie avec le deuil, le bonheur avec le malheur, la sagesse avec la folie.

L'existence de Dieu, créateur unique et maître de l'univers, est une des conceptions fondamentales de la sagesse populaire. Sur l'univers entier et sur toutes les créatures vivantes, Dieu, tout-puissant, infaillible, parfait, identique en tous lieux, règne sans partage. Il l'emporte en puissance sur toutes les forces de l'univers. Tandis

que tous les pouvoirs humains sont éphémères, la puissance de Dieu est éternelle. Dans tous les événements se perpètre sa volonté, contre laquelle et auprès de laquelle il n'est rien de possible, car tout est exécuté selon ses ordonnances, et tout sauf elle est condamné au changement. « Toute chose est moindre que la volonté de Dieu » (proverbe 5558). Tandis que la volonté de l'homme n'est libre que relativement, Dieu possède l'absolue liberté. C'est pourquoi tout réside entre ses mains.

Dieu, dont la puissance est incommensurable à l'homme, qui siège à des hauteurs infinies au-dessus de la demeure des misérables humains, veille sur toutes ses créatures. Celui qui « fait le beau temps et la pluie » (proverbe 626) voit tout ; il perce toutes nos actions, et il est impossible de le tromper. Maître suprême du cosmos, il possède toutes choses en abondance ; ses mains sont pleines de richesses et c'est pourquoi il peut donner quand il le veut tout ce qu'il veut. Il comble de ses faveurs les hommes qui, sans sa protection, traîneraient sur cette terre une existence misérable.

On n'entend pas venir le tout-puissant, mais on sent sa main partout dans l'univers. Tout ce que Dieu dispense, tout ce qui procède de lui est bon, car il n'est pas de meilleur maître. L'être suprême est infiniment juste ; c'est lui qui juge les hommes. La certitude qu'il est impossible d'échapper à son jugement a engendré dans la conscience populaire l'image d'un Dieu représenté comme le « vieux bourreau ». La sentence divine est toujours équitable alors même qu'elle paraît ne pas l'être. « Dieu ne proclame pas les raisons pour lesquelles il condamne un homme » (proverbe 320).

Nous trouvons affirmée avec un relief particulier la conviction inébranlable, versant dans les esprits le baume de la consolation, que la justice du maître de l'univers est lente sans doute, mais inévitable : « Dieu est lent, mais il atteint son but » (proverbe 311). « Dieu ne paye pas tous les samedis » (proverbe 317). L'effroi de se sentir soumis à un juge implacable, averti de toutes les fautes des hommes, devient la base empirique de la foi en l'existence d'un maître divin de l'univers. « Vieille femme, crois-tu en Dieu ? — Je crois et je ne crois pas. — Mais le crains-tu ? — Qui donc ne craindrait pas le mal ? » (proverbe 7348).

Dans tous les cas où l'équité de Dieu s'est manifestée clairement, d'une manière frappante et dans toute sa majesté, la sagesse populaire est saisie d'une pieuse admiration. « Qui pourra aussi bien que Dieu ? » (proverbe 3023). A l'homme privé du secours de Dieu, rien ne réussit ; mais si Dieu est avec lui, tout lui sourit. Nul ne peut nuire à celui que Dieu protège. L'homme que Dieu soutient est en mesure de lutter victorieusement contre une centaine

d'ennemis et de malfaiteurs. Car ce que Dieu lui a donné, nul ne peut le lui enlever. Au contraire, sans le secours de Dieu, chaque effort est vain. Toute chose réside entre les mains du créateur : il connaît mieux que l'homme ce qui est nécessaire pour son bien. Quoi que ce soit qu'il lui retire, il ne lui ferme jamais toutes les issues : « Dieu ferme une porte et en ouvre cent » (proverbe 301).

Fermement convaincue par une longue expérience qu'il en est vraiment ainsi, la sagesse populaire recommande que nous remerciions Dieu de tout ce qui nous arrive, et du mal lui-même. Du même ordre d'idées est la conviction — voisine de celle qui est exprimée dans le « Livre de Job » — que Dieu envoie des épreuves à ceux qu'il aime, et qu'il les induit en tentation pour leur donner l'occasion de tremper leur âme et de se perfectionner. D'autre part, la même conviction provoque un mouvement de révolte : l'affirmation que Dieu punit ceux qu'il aime est considérée comme absurde. On suppose même en un endroit que Dieu oublie l'homme puisqu'il ne se souvient de lui que pour son malheur (Conte « Le malade et la maladie »).

Mais bien plus fréquemment on voit exprimée la certitude que, dans les moments critiques, le créateur de l'univers vient toujours au secours de ses fragiles créatures, quels que soient leur origine et leur rang dans l'échelle humaine. Aussi est-ce dans le malheur et le danger que l'homme est le plus conscient de l'existence de Dieu. Le tout-puissant sauve tous ceux qui ont en lui une foi inébranlable et exauce leurs prières. Les êtres purs dont la conscience est tranquille ont confiance en Dieu, tandis que les âmes troublées, inquiètes, sont pleines de tristesse.

Cependant, il ne faut pas que l'homme se contente d'attendre le secours de Dieu. Il doit s'aider lui-même. Et pour que son créateur le garde, il doit se garder d'abord. Personne donc n'a le droit de demander de Dieu ce qui dépend de lui-même. Et beaucoup doivent imputer leurs malheurs à leurs propres fautes et non aux décisions divines.

De même que toute chose dans l'immense univers, l'être humain est éphémère, créé pour la douleur qui erre par le monde comme l'abeille de fleur en fleur et circule de l'un à l'autre comme une monnaie d'échange. La fragilité du « roi de la création » est soulignée avec une insistance particulièrement suggestive. L'homme, en tant qu'individualité déterminée, disparaîtra rapidement tandis que tout le reste continuera d'exister. Et en cette vie, hélas ! il est toujours possible de se passer de chacun en particulier. Notre durée est incertaine au plus haut point. « Aujourd'hui nous sommes, demain nous ne sommes plus » (proverbe 968). Dans cent ans il ne

restera, d'un homme aujourd'hui vivant, ni os ni chair : il sera retourné à la terre. « L'argile foule l'argile » (proverbe 1683). Chaque jour qui s'écoule rapproche l'être humain de la mort. Si l'on considère tout ce qu'il peut supporter, l'homme est plus dur que la pierre, mais si l'on songe que la mort peut l'emporter en un instant, il est plus frêle qu'un œuf.

Il va de soi qu'une créature aussi éphémère, soumise à l'empire souverain de la mort, ne peut prévoir ce que lui réserve un avenir toujours incertain : « Si nous savons où nous sommes nés, nous ignorons où nous devons mourir » (proverbe 18). Et Dieu peut retirer à l'homme tout ce qu'il lui a accordé. « Si Dieu a donné, il ne s'est pas engagé par écrit » (proverbe 24).

Il ne faut pas espérer trouver chez les hommes, faibles comme ils le sont devant la tentation, la vertu absolue. Tous sans exception, les bons et les méchants, sont des pécheurs. « Qui n'a jamais péché, et qui ne péchera ? » (proverbe 2864). Cependant, les êtres humains, s'ils participent tous du péché, de même que les doigts de la main diffèrent les uns des autres, ne sont pas semblables entre eux. Rien de plus varié surtout que leurs humeurs.

La croyance en un sort inexorable est, pour la philosophie populaire des Yougoslaves, un article de foi. Ce qui doit arriver arrivera et personne n'échappe à son destin. Ce n'est pas celui qui devait recevoir une chose qui l'obtient, mais celui auquel le sort l'a destinée. Il est vain de lutter contre la fatalité. Les décisions de la fortune inflexible sont incompréhensibles, elle semble aveugle, car elle réalise des conjonctures monstrueuses et impitoyables où périssent des familles entières. On retrouve, dans la poésie populaire, le sujet d'Œdipe comme une illustration de l'inconcevable horreur qui marque parfois les décisions du destin.

La sagesse populaire illustre par des exemples précis le caractère éphémère du bonheur humain et la certitude qu'ici-bas personne ne peut être heureux en toutes choses. Mais, d'autre part, son expérience lui a enseigné qu'incontestablement, selon un ordre indéniable de la nature et de la destinée, il existe deux catégories d'hommes : les heureux qui réussissent et les malheureux voués aux échecs. Cette dualité, que la raison humaine ne peut s'expliquer, est soulignée en traits ineffaçables. Dans le conte intitulé « Le Destin », il est écrit que celui-ci répand des pièces d'or et d'argent la nuit où naissent ceux qui seront heureux, et des jetons, des liards de journaliers, quand viennent au monde ceux à qui le bonheur sera systématiquement refusé.

La sagesse populaire ne s'inquiète pas des raisons métaphysiques de cette dualité ; elle ne fait pas de rapprochement entre ce fait

et une causalité analogue au déterminisme du Karma, qui ne l'impute pas à une préexistence chargée de péchés.

Le peuple suppose simplement que le bonheur est un don de Dieu que nul autre que lui ne peut le dispenser. « Le père donne tout à ses enfants, sauf le bonheur » (proverbe 7061). Et, très souvent, les enfants d'une même famille sont différents les uns des autres ; il en est de même de leurs fortunes. L'essentiel est d'avoir de la chance : tout réussit sans aucune peine à l'homme qu'elle favorise. « Donne-moi la chance et puis jette-moi dans un lac » (proverbe 735).

Bien des hommes ont plus de chance que de raison. Et vraiment, à celui qui possède la chance il n'est pas besoin d'esprit. « Mieux vaut une once de chance que cent livres de bon sens » (proverbe 494). Tout sourit à l'homme qui jouit des faveurs de Dieu et de la destinée : tous lui viennent en aide. « Bienheureux celui que poursuit la chance, malheureux celui que les jours tourmentent » (prov. 186).

Aussi profondément qu'à l'existence de favoris du sort, le peuple croit qu'il y a des hommes particulièrement infortunés : rien ne leur réussit, le malheur les poursuit sans relâche. Rien ne peut détourner d'eux le mauvais sort, leur vie semble une longue expiation et toutes leurs entreprises échouent. L'acharnement du destin sur ces malheureux inspire des images d'un pittoresque amer : « S'il tombait sur le dos, il se casserait le nez » (proverbe 1062). La jeune fille malheureuse qui [illegible] « La Jeune Fille de Kosovo » qui, dans la grande bataille, a perdu les êtres les plus chers, dépeint en vers mélancoliques la fatalité qui la poursuit :

> « O malheureuse, que triste est mon destin !
> Si moi, infortunée, je touchais un pin vert,
> Vert il se dessécherait !... »

Et toute l'œuvre littéraire du peuple yougoslave est imprégnée d'une sagesse vivante forgée empiriquement, pleine de suggestions et de conseils pratiques sur ce qu'il est bon de faire et ce qu'il faut éviter pour traverser avec le moins de douleur et le plus de succès possible cette pénible existence terrestre.

Dr X. A. (Belgrade).

(A suivre)

Il est rappelé à nos lecteurs que les articles publiés n'ont aucun caractère officiel et engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

Imp. de Montmartre, 6, pl. J.-B.-Clément. Le Gérant : J. CORSIOL